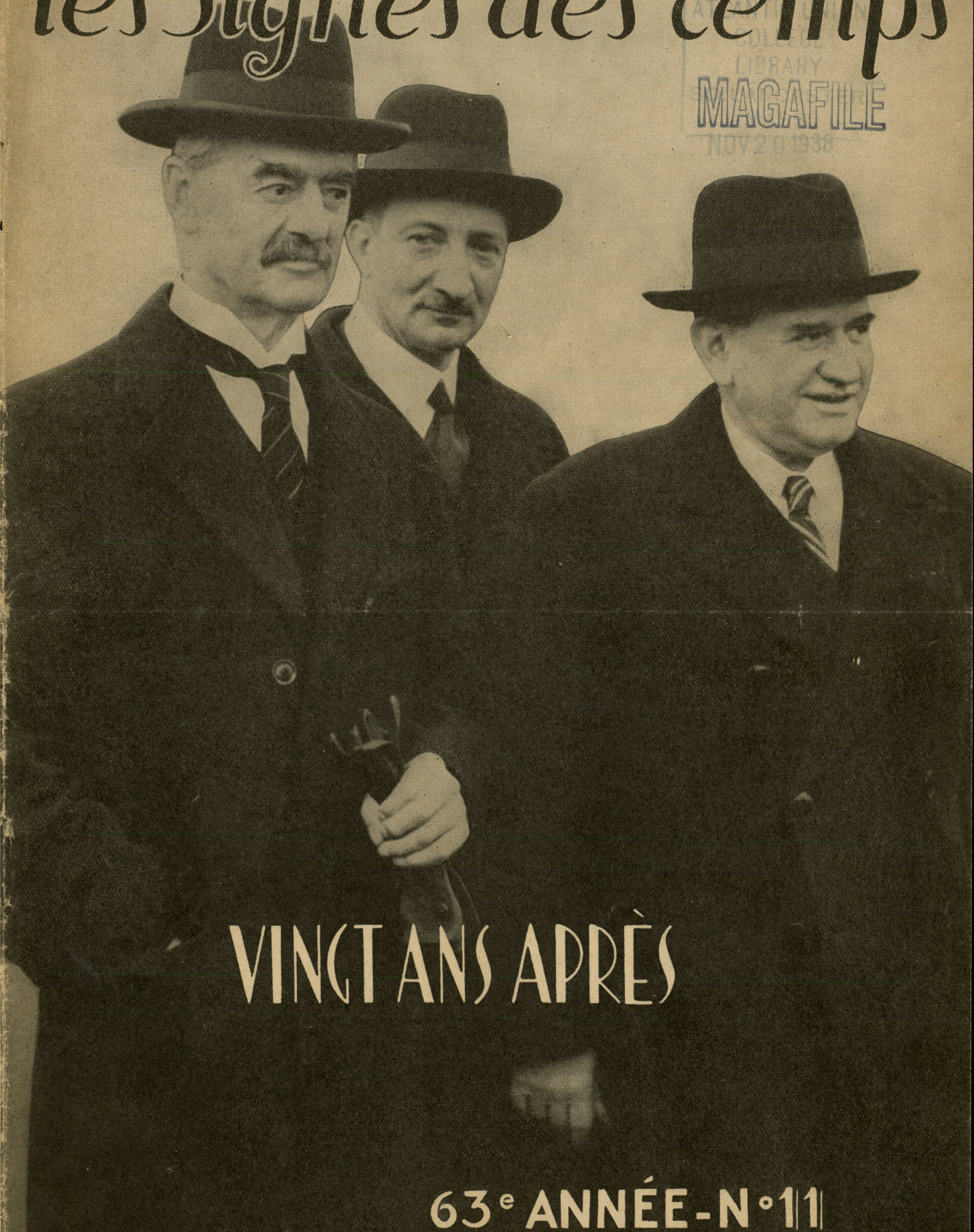


# les Signes des Temps

LIBRARY  
MAGAFILÉ

NOV 20 1938



## VINGT ANS APRÈS

63<sup>e</sup> ANNÉE - N° 11

# A ceux qui pleurent

**S**OUS un ciel de grisaille, parmi la nature dépouillée, enveloppée dans l'ébranlement des cloches et le frisson des chrysanthèmes, la grande foule est venue s'incliner et se recueillir devant les tombes, saluer les morts, se souvenir, s'arrêter et se retrouver devant le grand mystère.

La mort nous arrache une larme, un regret, et nous arrête un instant... un instant seulement, comme si nous avions peur de nous tenir devant elle, comme si un moment de silence pouvait nous faire perdre notre assurance orgueilleuse, comme si de prolonger le recueillement devait enfoncer dans notre conscience les pointes acérées du remords. Nous sommes pressés. La vie est si courte. Alors, il faut repartir, vite, vite, à plus de cent à l'heure, brûler les étapes, accumuler les richesses, satisfaire les ambitions, jouer des coudes, arriver, arriver... Mais arriver où ?

A côté de ceux, la grande majorité, qui pensent aux morts, à la mort surtout, une fois seulement par année, et encore parce que c'est la coutume, il y a ceux qui pleurent, qui se souviennent, qui souffrent. Parmi eux, il en est qui ne sont soutenus par aucune espérance, qui voient dans la mort la fin totale de l'être humain, le néant, pour lesquels, par conséquent, la séparation est horrible, atroce, définitive. C'est pour ceux-là surtout que la mort est une ennemie, une intruse, une épouvante, une cacophonie dans l'harmonie universelle.

Il en est aussi, heureusement, qui trouvent réconfort et paix dans leur foi, joie dans les larmes, espérance dans l'affliction. Ils n'ont pas demandé leur résignation au matérialisme qui ne leur offre que le néant, ou à la philosophie, qui se révèle d'une misérable insuffisance à la fois pour celui qui doit faire face au moment

suprême, et pour ceux qui restent. Ils ont trouvé la force de supporter les circonstances dans les promesses fidèles de la Bible.

Voici, d'ailleurs, résumée très brièvement, l'idée de la Bible sur la destinée de l'homme :

L'homme a été créé « candidat » à l'immortalité ; il n'était donc pas naturellement immortel avant la chute ; cette immortalité, il devait la conquérir par l'obéissance. Par la chute, il a perdu la candidature à l'immortalité ; il est mortel, le péché le maintenant dans cette condition. Mais Jésus, en mourant pour le pécheur, lui donne la possibilité de se saisir de l'immortalité par la foi. Cette immortalité le sauve de la seconde mort, c'est-à-dire de l'anéantissement. L'immortalité est donc conditionnelle : elle nous est donnée par la rédemption, nous nous en emparons par la foi active, mais elle devient effective au moment de la résurrection. Le temps plus ou moins long

qui sépare la mort de la résurrection est caractérisé pour l'âme par une inconscience totale. Une destruction complète atteint le pécheur qui ressuscite pour recevoir son châtement, un châtement proportionné à sa culpabilité.

(Lire dans l'ordre les passages bibliques suivants : 1 Timothée 6 : 16 ; Ezéchiel 18 : 4 ; Romains 6 : 23 ; 2 Timothée 1 : 10 ; Jean 3 : 16 ; 1 Jean 5 : 11, 12 ; Romains 2 : 7 ; Ecclésiaste 9 : 5, 6 ; Daniel 12 : 2 ; Malachie 3 : 19 [4 : 1 dans certaines versions] ; 1 Thessaloniens 4 : 15-18.)

Ne pleurons pas les morts, pleurons plutôt sur nous et sur toute l'humanité qui s'agite et s'égare. Le Christ, victorieux du tombeau, nous entraîne à sa suite. Il donne la vie, et déclare « heureux » ceux qui meurent en lui. Il reviendra bientôt rendre la vie à ses enfants, car il a dit : « Je suis la résurrection et la vie. »

HENRI BERGER.

## Ils revivront

Cachés dans la verdure et l'or des chrysanthèmes,  
Ils sont là, pauvres croix ou riches monuments,  
Les tombeaux où, glacés, reposent ceux qu'on aime,  
Les tombeaux silencieux sous les pleurs d'un moment.

C'est le champ du repos où meurent les envies,  
Où s'effacent les haines, où cessent les tourments,  
Où les grandes douleurs qui traversent la vie,  
Vont enfin rencontrer l'ultime apaisement.

Ils dorment, tous ces morts couchés dans la poussière ;  
Les peines et les soucis qui rongent les humains  
Ne les effleurent pas ; nul rayon de lumière  
Ne les atteint jamais dans leur noir souterrain.

Mais ils ne resteront pas toujours dans leurs cendres,  
Ils sortiront un jour de leur sommeil profond ;  
Dans l'ombre des tombeaux les morts peuvent attendre  
Le moment mystérieux où tous ils revivront.

Or les méchants iront à la mort éternelle  
Expier leurs forfaits dans l'atroce malheur,  
Et les croyants rendus à la vie immortelle  
Connaitront à jamais l'ineffable bonheur.

MARCEL VICTOR.

Charles Gerber

# Qu'est-ce que la foi ?

BEAUCOUP de gens n'ont pas la foi. Les uns s'en vantent, déclarant que la foi est un sentiment enfantin, indigne d'un homme fait ; les autres s'en désolent, mais considèrent que la foi est un mystère impénétrable qui ne s'accomode pas de leur tempérament, de leur culture. Ces derniers voient tous les avantages que le chrétien tire de la foi, tout en se jugeant incapables d'y participer : ils sont malheureux. C'est Tourgueniev qui a dit : « Celui qui a la foi possède tout et ne peut rien perdre, et celui qui n'a pas la foi n'a rien. Je sens cela de façon d'autant plus aiguë que j'appartiens à ceux qui ne l'ont pas. »

Le déclin de la foi est d'ailleurs une caractéristique des temps de la fin. Notre époque se distingue par une incrédulité religieuse massive et une recrudescence alarmante du paganisme. Le Christ avait prédit cet état de choses quand il dit : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Luc 18 : 8.)

\*  
\*\*

Parmi ceux qui ont la foi, ou croient l'avoir, combien y en a-t-il qui savent ce qu'elle est ou doit être, qui par conséquent, pourraient, au besoin, la définir dans ses grandes lignes ? Oh ! il n'est pas question de demander à tous les croyants une définition théologique de la foi : on peut très bien posséder une foi véritable sans être capable de l'analyser, comme on peut aussi ne pas posséder la foi tout en donnant de celle-ci une définition irréprochable. Mais, celui qui a la foi doit tout de même connaître les raisons de cette foi et, par suite, ses manifestations.

Ceci dit, posons une question préalable : La foi est-elle indispensable au salut de l'individu ?

Certainement, l'Écriture le déclare nettement : « Or, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu ; car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie qu'il existe, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent. » (Hébreux 11 : 6.)



Les cérémonies de la Toussaint et du 11 novembre rappellent les sacrifices de la Grande Guerre. Voici le cimetière américain près de Fère-en-Tardenois. (Ph. NYT.)

Il n'y a pas de salut sans foi : « Le juste vivra par sa foi », déclare le prophète Habacuc (2 : 4). Cette parole sera reprise par l'apôtre Paul qui en fera le fondement de la doctrine de la justification par la foi qu'il explique aux Romains (1 : 17).

## Définition de la foi

Et maintenant, qu'est-ce que la foi ? Empruntons à M. Alfred Vaucher une définition lumineuse (*Histoire du Salut*, 2<sup>e</sup> édition, page 209) :

« Qu'est-ce que la foi ? Elle renferme trois éléments :

- a) un élément intellectuel : la croyance, Hébreux 11 : 3, 6 ;
- b) un élément sentimental : la confiance, Hébreux 11 : 7, 19, 26 ;
- c) un élément volitif : l'obéissance, Hébreux 11 : 8.

» La foi est donc l'acte de l'homme total : intelligence, cœur et volonté. »

Cette définition est immédiatement suivie d'une citation d'Auguste Sabatier (*Les Religions d'autorité et la religion de l'Esprit*, 2<sup>e</sup> édition, p. 378.) : « Croire en Jésus, c'est un acte qui consacre le cœur, la conscience, la volonté, l'esprit tout entier au Père céleste, que Jésus nous révèle : c'est vivre de la même piété filiale que lui ; c'est trouver en lui le Père, le pardon et la vie éternelle. »

« Et qu'est-ce que la foi ? demande à son tour Frommel.

Une disposition morale, non une croyance intellectuelle ; un acte de la volonté, non un état de l'esprit... La foi vivante du cœur tient dans le domaine spirituel, la même place qu'occupe dans le domaine naturel, le fait biologique : elle est un fait premier, irréductible, l'origine et la base de tout le reste. » (*Études relig. et soc.*, pp. 270, 271.)

La foi, dit Louis Appia (*Qu'est-ce que la foi ?* p. 73), est « un acte du cœur, de l'intelligence et de la conscience. Elle est, pour l'être intime, le moyen d'entrer en contact avec le monde des réalités spirituelles ».

Essayons donc de grouper quelques remarques pertinentes autour des trois éléments essentiels de la foi.

## L'élément intellectuel

« C'est par la foi que nous re-connaissons que le monde a été formé par la parole de Dieu, en sorte que les choses que l'on voit n'ont pas été faites de choses visibles. » (Hébreux 11 : 3.)

Cet élément, la croyance, nécessite l'acte de l'intelligence. Si la foi, acte de volonté, est surtout une disposition morale, et non une croyance ou un état intellectuel, il faut néanmoins connaître certaines choses, avoir un minimum de croyance. L'élément sentimental a besoin d'une base, d'une raison de confiance. La foi n'est pas fondée sur la connaissance,

mais il n'y a pas de foi sans connaissance.

Mais de quelle connaissance s'agit-il ? Il y a, en effet, deux sortes de connaissance :

Il y a d'abord la *connaissance profane*, selon le monde, stérile, dangereuse, inutile dans un certain sens, qui enfle et n'édifie pas, comme celle des Juifs, qui étaient versés dans la tradition et dont il est dit cependant : « Mon peuple périt faute de connaissance. » (Osée 4 : 6.)

Il y a surtout la *connaissance de Dieu*, qui suppose, soit dit en passant, un ensemble de connaissances profanes y conduisant, la facilitant. Cette connaissance de Dieu, qui émane surtout de la lecture et de la méditation de la Bible faites avec prière, est pour la volonté un levier puissant et invincible. Saint Paul dit (Romains 10 : 17) : « La foi vient de la prédication entendue, et la prédication se fait par la parole de Dieu. » Ainsi, pas de foi véritable sans la connaissance de Dieu, donc de sa volonté ou, si l'on veut, de sa Parole.

Pour croire, il faut savoir que croire, et l'on comprend la question de l'aveugle-né : « Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui ? » (Jean 9 : 36.) Il veut croire, mais il veut savoir en qui et que croire. C'est légitime.

Regardez par exemple l'enfant à la fenêtre de sa chambre en flammes et dans l'impossibilité de se sauver par l'escalier déjà écroulé. Il ne se jettera pas volontiers dans les bras d'un inconnu, malgré le danger. Que sa mère, faible ou forte, lui tende les bras, il n'hésite plus. Il a confiance parce qu'il sait. Il y a là un élément intellectuel : l'enfant connaît.

On peut dire de même que dans la foi il n'y a pas de confiance sans croyance.

Mais la croyance n'est pas tout, et même elle n'est rien sans la confiance. Il est des gens qui prétendent avoir une croyance, qui ont de grandes connaissances en matière religieuse, et qui cependant n'ont pas la foi. Ils croient la posséder, mais Dieu ne se contente pas d'une vague profession de foi, d'une foi-prétexte, d'une foi-talisman ; il ne se contente pas non plus d'une profession de foi ardente, enthousiaste qui, au lieu de tirer de l'Écriture les éléments de sa vie, les cherche dans l'aveuglement des partis, le fanatisme intolérant. C'est la foi des démons, et

les démons tremblent. (Jacques 2 : 19.)

« Cette foi de tête, que saint Jacques compare à celle des « démons » qui croient en Dieu », parce qu'ils sont forcés d'y croire et n'en restent pas moins des démons, est cependant capable d'engendrer une passion, et de porter des fruits conformes à sa nature dans tous les milieux où elle se propage, qu'on les appelle protestants, ultramontains, russo-grecs ou musulmans ; elle produit l'orthodoxie morte, laquelle engendre l'intolérance dogmatique et sectaire, le fanatisme persécuteur. » (A. Berthoud, *Apolo-gie du Christianisme*, pp. 170, 171.)

« La foi considérée en elle-même, est un acte moral ; la croyance considérée en elle-même, est un état intellectuel. La foi chrétienne a son objet dans une personne ; la croyance a son objet dans une idée. La foi est un fait primaire, irréductible et générateur ; la croyance est un fait terminal, décomposable et stérile. » (Gaston Frommel, *Études relig. et sociales*, pp. 271, 272.)

Donc si la croyance est indispensable, elle n'est pas la foi. La profession de foi ne suffit pas. La foi n'est pas le dogme, elle est plus que cela.

#### L'élément sentimental

Cet élément, la confiance, nécessite l'acte du cœur. (Hébreux 11 : 7, 26.)

« Croire de croyance, c'est autre chose et c'est moins que croire de foi. Je ne condamne ni n'exclus cette forme de la foi. La croyance est utile, elle est indispensable. Je constate simplement qu'elle n'est pas suffisante. Il est précieux, sans doute, de savoir que Jésus a vaincu le mal ; infiniment précieux de savoir qu'il l'a vaincu à notre intention et par amour pour nous. Mais cette connaissance ou cette foi reste stérile... Ce qui manque à la foi-croyance, c'est d'établir entre la victoire de Jésus-Christ et nous-mêmes un lien organique, une solidarité substantielle... Nous irons droit à notre sujet, nous le saisirons dans son centre ; nous dirons que l'essence de la foi, c'est la confiance et nous définirons la confiance : une adhésion, un abandon de soi-même, volontaire ou spontané, à l'endroit d'un objet ou d'un être indémontrable ou raisonnable et dont la certitude ne se prouve point... La foi, la foi chrétienne est essentiellement une confiance ; croire, c'est essentiellement

se confier. » (G. Frommel, *Études morales et religieuses*, pp. 194, 195, 77, 78.)

« La foi n'est donc pas fondée sur l'évidence d'une vérité, mais sur la confiance qu'inspire Dieu et sa toute-puissance. » (M. Goguel, *Jésus de Nazareth*, p. 161.)

Si la raison ou la curiosité pousse l'homme, dans certains cas, à lire la Parole sainte, il faut dire que très souvent c'est l'angoisse morale ou la souffrance physique ou quelque autre difficulté qui l'amène aux choses religieuses. Il cherche un système, un monde ou un être en qui il puisse mettre sa confiance. Il a appris, à ses dépens sans doute, qu'il est dangereux de se confier en l'homme. Son cœur veut croire, espérer. En parlant des choses divines, Pascal dit que « Dieu a voulu qu'elles entrent du cœur dans l'esprit, et non pas de l'esprit dans le cœur ».

L'homme entrant en contact avec Dieu, par un des mille moyens que Dieu met à sa disposition, il apprend à le connaître, lui donne son assentiment, sa confiance, finit par l'aimer, et s'abandonne à lui. La foi est un acte de confiance ou elle n'est rien. C'est regarder à Dieu, ouvrir notre âme à son amour.

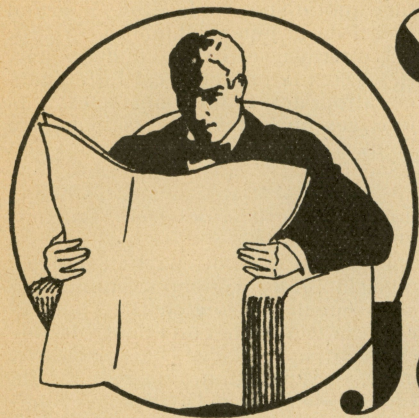
Cette confiance ne sait pas tout, mais elle augmente au fur et à mesure qu'elle en sait davantage, et même elle accepte son ignorance partielle parce qu'elle se fonde en celui qui sait. « La foi, écrit A.-N. Bertrand (*L'Évangile de la Grâce*, p. 103), n'est autre chose que le crédit illimité ouvert par la confiance du fidèle aux desseins mystérieux du Dieu d'amour. »

L'homme ayant rencontré la figure aimante du Christ, il apprendra à la connaître, à l'aimer, à mettre en elle toute sa confiance. « Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » (Jean 17 : 3.) C'est la foi qui naît. Croyance et confiance, ou parfois, confiance et croyance réunies font jaillir l'étincelle de la foi, de même que l'esprit uni au corps produit la vie, c'est-à-dire l'âme.

Marchant côte à côte, la croyance et la confiance vont grandir simultanément au bénéfice l'une de l'autre. Mieux on connaîtra le sacrifice expiatoire du Christ, plus entièrement on se confiera en lui.

Ces deux éléments se développant côte à côte feront bientôt jaillir le troisième élément, l'élément volitif, l'obéissance.

(A suivre.)



# En lisant mon Journal

sède pas la paix du Christ dans son cœur, ses efforts en faveur de la paix n'iront pas bien loin, ils se heurteront bientôt à ses intérêts particuliers, à son égoïsme naturel, à sa violence bestiale.

## Empoisonnement du sang

C'est le titre d'un article paru dans la *Solidarité Sociale*, où la condition de l'Europe est décrite dans des termes assez pessimistes :

L'Europe va-t-elle mourir de septicémie, d'empoisonnement du sang ? Il est à craindre que le mal n'aille en empirant et n'aboutisse à une issue fatale. Où trouver l'origine de ce mal, sinon dans le développement irrésistible du virus de cette formule : *la fin justifie les moyens* ? Une nation ou une race s'isole du reste du monde ; il peut s'agir tout aussi bien d'une classe sociale. Cette nation, cette classe dit : je suis seule à compter : le monde sera ce que je voudrai qu'il soit ; ma mission historique, humaine et supra-humaine, est de dominer, pour conduire et sauver les hommes. Faire obstacle à mes vues, est proprement crime de lèse-divinité ; mon droit est dans ma force ; ma force est dans la peur que j'inspire. Qu'on me cède, qu'on m'obéisse, et pour cela, qu'on me craigne !

Le développement vertigineux de cette doctrine, de cette mentalité, porte à croire que le monde est mûr pour les grands enterrements. Seule la contre-offensive d'une foi

## Sagesse chinoise

Un journal pédagogique : *La Jeunesse scolaire*, paraissant à Hanoï, présente un exemple frappant de la séculaire sagesse chinoise :

Un homme, en ouvrant son journal, avait lu un article qui le critiquait. Indigné, il court chez un ami, le prend à témoin de l'affront qui lui est fait, l'interroge sur la vengeance la plus digne de lui qu'appelle une telle insulte : excuses publiques, poursuites judiciaires, duel ?

— Vous ne ferez rien de tout cela, lui répondit-il. La moitié des personnes qui ont lu ce journal n'ont pas vu cet article. La moitié de ceux qui ont vu cet article ne l'ont pas lu. La moitié de ceux qui l'ont lu ne l'ont pas compris. La moitié de ceux qui l'ont compris ne l'ont pas cru. La moitié de ceux qui l'ont cru ne sont d'aucune importance...

## L'amour de la paix

La chaude alerte des derniers jours de septembre aura montré à tous les gouvernements que les peuples n'aspirent qu'à la paix. L'allégresse générale qui s'est manifestée au lendemain des accords de Munich a été pour tous les chefs, à quelque système politique qu'ils se rattachent, la preuve que les hommes ne songent qu'à vivre dans la tranquillité. Cette constatation heureuse est relevée dans le *Petit Parisien* par Maurice Prax en ces termes :

Et nous avons failli avoir la guerre !...

Il s'en est fallu de si peu !...

Munich, et Berlin, et Paris, et Londres, et Rome, où il y a tant d'allégresse à cette heure, auraient pu, dès vendredi, être bombardés... Déjà, il y aurait des milliers de victimes, et des ruines, et des incendies... Les canons partout tonneraient, et ce ne seraient que des cris de mort et de

haine qui s'élèveraient de toutes parts...

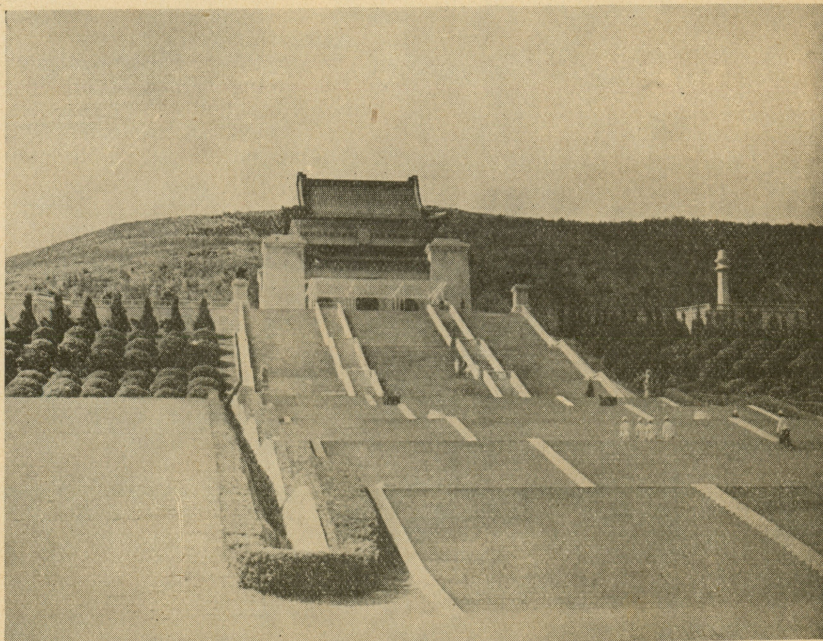
Nous avons failli avoir la guerre !...

On le sait cependant aujourd'hui : tous les peuples, dans le fond de leur cœur, dans le secret de leur âme, voulaient la paix ; et tous les peuples, prêts à se battre, prêts à la guerre, étaient prêts surtout, à clamer, à crier leur amour de la paix, leur attachement frémissant et puissant à la paix, à la vraie paix, humaine et fraternelle...

Pour que ce qui a failli arriver n'arrive pas, n'arrive plus, tous les hommes, tous les peuples qui désirent la paix ne doivent plus cesser de la servir... Et il faut la servir au grand jour, publiquement, fidèlement, fièrement, sans avoir peur de le dire et de le prouver...

Ah ! si l'on savait consacrer à la paix le centième des forces que l'on donne à la guerre, le centième des efforts et des travaux que l'on effectue pour la guerre !...

Oui, mais... si l'individu ne pos-



Nankin. Le mausolée de Sun Yat Sen, le père de la Chine moderne. (Ph. Ass. Press.)

puissante, agressive, héroïque, dépouillée, de la part des chrétiens, de tous les chrétiens — le dernier carré autour de la croix ; — seule la suprême fidélité à l'Évangile pourra opérer le redressement spirituel hors duquel il ne pourra qu'y avoir effondrement de l'ordre qui nous tient ensemble dans la dignité de vivre.

### Quand cela ne va pas, priez

A la bibliothèque « Astor » à New-York, un habitué rencontrait souvent Samuel-F.-B. Morse, le célèbre inventeur du télégraphe. Un jour, il posa cette question au savant :

— Quand vous faites vos expériences, vous arrive-t-il parfois d'être ar-

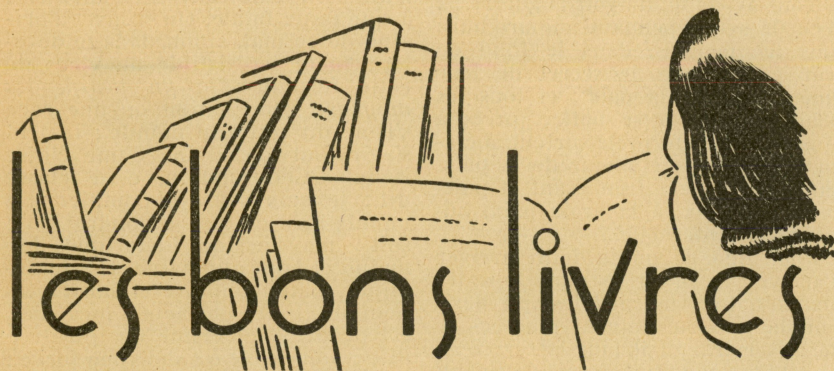
rêté tout d'un coup, et de ne plus savoir comment continuer ?

— Oh ! oui, répondit Morse, cela m'est arrivé, et plus d'une fois !

— M'est-il permis de vous demander comment vous faites pour sortir d'embarras ?

— Je puis bien vous le dire, en confiance, répondit le célèbre inventeur, mais de cela le public ne sait absolument rien. Quand il m'arrive de ne plus voir clairement la meilleure façon de continuer, je prie ; alors je reçois toutes les directions nécessaires.

Voilà un savant croyant, comme il y en a plus qu'on ne le pense. Et il donne un bon exemple aux éclairés amateurs de morse : Quand quelque chose ne va pas, priez ! (D'après *La Boussole*.)



*Les mystères du royaume des cieux*, par A. Antomarchi. Editions « Prends et Lis », 1938. En vente chez l'auteur à Montfleury-La-Tronche (Isère).

Le pasteur Antomarchi qui est le rédacteur de la revue mensuelle « L'Attente du Maître » s'intéresse depuis longtemps aux questions prophétiques. Son « exposé prophétique », car c'en est un, se compose de trois parties : L'Évangile du Royaume ; Malentendus, erreurs, préjugés ; Pensées de Calvin sur l'Antichrist, l'Attente et le retour de Jésus-Christ.

En s'appuyant sur de nombreux passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, l'auteur se propose d'étudier le rétablissement d'un nouvel ordre de choses ici-bas, c'est-à-dire le royaume de Dieu. Il établit une distinction entre ces deux notions : l'Église et le Royaume. L'Église, c'est l'organisme chargé d'évangéliser le monde entier, elle est un départ ; le Royaume, c'est au contraire l'arrivée, un accomplissement, le nouvel ordre social dont la régénération du monde est la conséquence.

Or ce Royaume aura son établissement au retour de notre Seigneur. Aussi « annoncer le Royaume, c'est annoncer Jésus ». Dans le Nouveau Testament seulement, et dans les paraboles en particulier, il y a plus de 300 mentions de cet événement.

Christ va revenir, il l'a promis, et il reviendra de la même façon qu'il est parti, c'est-à-dire sous une forme matérielle.

A l'époque de la première venue du Christ sur la terre, bien peu nombreux étaient ceux qui l'attendaient et ceci malgré de nombreuses prophéties très précises ; il en est de même aujourd'hui malgré les nouvelles promesses. Certes, personne ne sait « ni le jour ni l'heure », il n'en faut pas moins veiller et attendre comme les chrétiens de l'Église primitive cet heureux événement qui est véritablement la seule solution au problème mondial.

H. S.

*La joie par la Bible*, par Madeleine Chasles, 1938, 248 pages, Librairie Plon, Paris.

L'auteur de *Pour lire la Bible, Celui qui vient, Une Catholique devant la Bible, Le règne de la Peur*, publie cette fois une étude psychologique et biblique sur la joie. Il ne s'agit pas d'une dissertation théorique savante, mais d'une étude vivante, pratique, bienfaisante, « une communion d'âmes entre le lecteur et l'auteur, un pont d'amour et de vérité lancé entre deux cœurs, un échange d'expériences ». C'est aussi, dit l'auteur dans l'Avant-propos, « un appel lancé aux âmes droites, pour les inviter à découvrir, par la lec-

ture quotidienne de la Bible, le grand secret de la joie véritable ».

L'ouvrage se divise en deux parties. Dans la première est faite l'énumération des grands obstacles à la joie, ces obstacles universellement à l'œuvre de nos jours et qui ont fait de cette terre une terre sans joie, désespérée : tristesse, neurasthénie, doute, hypocrisie, impureté, égoïsme, envie, cupidité...

Dans la seconde partie : la joie dans la Bible, l'auteur examine successivement : la joie en Dieu par Jérusalem (l'Ancien Testament), la joie en Dieu par le Christ (naissance, vie, mort, résurrection et retour du Christ), la joie en Dieu par la souffrance (dans la persécution, dans nos peines quotidiennes, dans le deuil et les larmes — presque tout le chapitre consacré à ce dernier point est reproduit aux pages 11 et 12 de ce numéro). Enfin, le livre se termine en beauté, par un cri de triomphe : lumière et joie.

A lire ce livre, nous serons entraînés à lire la Parole de Dieu ; à lire la Parole de Dieu, nous trouverons la joie, et nous deviendrons, pour conclure avec l'auteur, des puissances « radioactives » de joie, des puissances de guérison morale.

C. G.

*L'Ancien Testament dans le Nouveau*, par Raymond Chasles, 1937. Librairie Mignard et Maison de la Bible, Paris.

Cette brochure de 32 pages contient des tableaux synoptiques des faits et des citations de l'Ancien Testament dans le Nouveau, précédés d'un lumineux chapitre sur l'unité de la Bible. L'auteur, archiviste paléographe et conférencier bien connu, connaît son sujet à fond. Il cite, en dehors des réminiscences, des allusions directes ou indirectes à des faits, des symboles ou des paroles de l'Ancien Testament, 183 faits et 278 citations littérales de l'Ancien Testament dans le Nouveau. C'est dire tout l'intérêt qui ressort de la lecture de ces pages si utiles à toute personne qui désire se familiariser avec l'Écriture sainte.

L'Ancien Testament est tout aussi important que le Nouveau, l'un ne va pas sans l'autre, quoi qu'en pensent certains chrétiens. « La Parole de Dieu est une, parce qu'elle est vivante (Hébreux 4 : 12 ; 1 Pierre 1 : 23). La mutiler, en retranchant l'Ancien Testament sous prétexte que « le Nouveau suffit », c'est retirer la vie de l'un et de l'autre, comme dans le jugement de Salomon, si l'épée avait coupé en deux tronçons le corps du petit enfant... Les deux Testaments doivent être regardés ensemble, comme les deux vues d'une plaque stéréoscopique : pour voir le relief, il faut que les deux vues s'unissent, se superposent. » (Page 5.)

C. G.

Henri Sylvain

## Vingt ans après

LE 11 novembre ! Cette année, et plus que jamais, les souvenirs qu'évoque cette date étreignent tous les cœurs. Vingt ans se sont écoulés depuis l'événement inoubliable, et, miracle ! la fête commémorative peut se célébrer dans la paix et la détente.

Le soulagement avait été immense et les effusions sincères, lorsqu'après quatre années de tuerie les hostilités avaient cessé. La paix qu'on désespérait de revoir était enfin revenue ! La paix, oui, mais une paix qui ne pouvait ramener à la vie les millions de morts, ni même réparer les deuils et les maux accumulés.

Saignées à blanc, frappées dans leurs forces vives, les nations n'avaient plus qu'une chose à faire : reconstruire. Les peuples allaient se réconcilier et renoncer pour toujours à la guerre...

Vingt ans ont passé, mais vingt années pénibles et chargées de menaces. Bien loin de déposer les armes et de se rapprocher, les nations se sont repliées sur elles-mêmes et ont surarmé. On avait eu la paix armée de 1914, on a la paix armée de 1938.

Les tentatives des hommes d'Etat pour améliorer la situation internationale n'ont cependant pas fait défaut, efforts qui se sont traduits par une liste impressionnante de Conférences, de Pactes, et de Traités entre diverses nations. Le résultat de tout cela, ce n'est pas la sécurité pour tous ni même la tranquillité. C'est au contraire la crainte, la méfiance, la jalousie, la haine ; c'est en d'autres termes l'Europe, le monde de l'an de grâce 1938. Quelle est donc la physionomie du monde actuel ? A première vue deux sortes de régime politique semblent mener le monde, d'une part, le régime autoritaire, dictature, Etat totalitaire fasciste ou bolcheviste, qui conduit au nationalisme, au racisme, à l'antisémitisme, au militarisme agressif, à la religion d'Etat et par conséquent à l'intolérance et même à la persécution ; et d'autre part le régime démocratique libéral qui garantit les libertés individuelles mais qui discrédite les conflits sociaux de plus en plus aigus.

Mais la réalité montre que tous les hommes sont les mêmes et qu'ils n'ont nullement changé depuis vingt ans. Or ce sont eux qui composent les peuples et les nations. De leur régénération dépend le salut de l'humanité. Cette régénération ou mieux encore ce réarmement moral de l'individu et de la nation échappe malheureusement à l'attention des chefs d'Etats, qu'ils soient dictateurs ou simples présidents. Dans la nuit du 29 au 30 septembre, les représentants de quatre grandes puissances européennes ont signé un Accord à Munich ; les frontières — tracées par un traité maladroit, — ont été remaniées, et le spectre de la guerre a reculé. Il aurait reculé à tout jamais si les signataires de l'Accord avaient pris en considération les mobiles qui ont poussé les membres d'un important mouvement religieux à se réunir en Assemblée Mondiale à Interlaken en septembre. Là, pendant plusieurs jours, des hommes et des femmes appartenant à des classes sociales différentes, à des opinions politiques opposées et à des nations quelquefois ennemies se sont rencontrés et se sont aimés. D'un commun accord ils ont décrété la « mobilisation contre l'égoïsme » et le « réarmement moral des nations ».



Le wagon dans lequel fut signé l'armistice le 11 novembre 1918. (Photo NYT.)

A notre époque de bas matérialisme, il devient urgent « d'accéder à un niveau supérieur de pensée, d'action et de vie ». Un tel idéal, tout à fait nouveau, doit être celui de tout homme d'Etat. Mais « ces capacités ne sont accordées qu'aux hommes dont la vie est gouvernée par Dieu, aux hommes qui, chaque jour, sont transformés par leur contact avec Dieu, et aux hommes qui, chaque jour, obéissent à Dieu ». Ainsi s'exprima, à l'ouverture de l'Assemblée, M. Frank Buchman, l'éminente personnalité qui prend une part si active aux destinées des Groupes d'Oxford.

De telles manifestations devraient être entourées de la bienveillance de tous les chrétiens, à quelque confession qu'ils appartiennent. Dieu n'abandonne pas l'humanité qu'il a créée et peut se servir d'instruments nouveaux et modernes pour réveiller les âmes indifférentes. Lorsque tous les hommes voudront se laisser guider par Dieu, toutes les difficultés qui semblent insurmontables, s'aplaniront comme par enchantement ; les problèmes économiques, les problèmes que posent le tracé des frontières et en particulier la question des nationalités et des minorités nationales pour laquelle on a failli se battre il y a quelques semaines à peine, trouveront leur solution dans la compréhension, le désintéressement et l'amour. La sécurité intérieure et extérieure, cauchemar de tous les gouvernements, ne sera plus basée sur les armes qui tuent et ne font que retarder le règlement des comptes, mais sur la valeur morale et les vertus des populations et de leurs chefs, fondements d'un monde nouveau. Alors, mais seulement alors, on n'entendra plus la voix des canons, mais la voix de Dieu.

HENRI SYLVAIN.

J.-C. Guenin

# Comment la Bible a-t-elle été faite ?

## (l'Ancien Testament)

**I**L y a des millions de personnes qui ont lu la Bible dans le passé, qui la lisent aujourd'hui sans savoir comment elle a été faite. C'est vrai qu'il n'est point absolument nécessaire de le savoir pour la lire avec joie et surtout avec profit. En la lisant avec attention, sans parti-pris ni idée préconçue, on arrive à dire de la Bible ce que l'apôtre Pierre disait du Christ : « Jamais Livre n'a parlé comme ce Livre » avec la pleine et entière conviction qu'elle est véritablement la Parole de Dieu.

Lorsqu'on connaît tant soit peu la merveilleuse histoire de la Bible, de sa formation et de sa conservation miraculeuse à travers les siècles, la foi dans son origine divine est plus que jamais établie sur des bases inébranlables. C'est cette histoire merveilleuse que je voudrais essayer de raconter brièvement.

« Dieu a parlé à nos pères en divers temps et de diverses manières par les prophètes », dit la Bible. (Hébreux 1 : 1.) Les hommes en général comprennent-ils la valeur exceptionnelle de cette déclaration ? « Dieu a parlé. » S'il a parlé, c'est évidemment pour dire des choses d'une importance capitale ; ce qu'il a dit doit, sans aucun doute, s'adresser à tous les hommes, et sa Parole doit être accessible à tous et compréhensible pour tous. Mais il serait sans utilité pour nous que Dieu eût donné une révélation, si nous ne savions pas exactement où se trouve sa Parole. Dieu ayant parlé, il se devait à lui-même, il devait aux hommes, de prendre des mesures pour que sa Parole leur parvint dans un texte authentique et que ce texte fût conservé intégralement pour toutes les générations. C'est précisément ce qui ressort de l'histoire que nous allons étudier.

Les Juifs, pour l'Ancien Testament, l'Eglise pour le Nouveau, ont dressé un catalogue où sont énumérés tous les Livres inspirés. On a donné à ce catalogue le nom de *Canon*, et aux Livres qui y sont contenus celui de *Canoniques*.

Le mot « canon » vient d'un mot grec qui signifie règle, barre à mesurer. On trouve ce mot dans le Nouveau Testament, où il signifie règle de conduite, règle de foi et de vie (Galates 6 : 16). On aurait donc tort de croire que l'Ancien Testament est simplement une collection de livres circulant parmi le peuple d'Israël à un moment donné, de livres admis à la lecture publique. Il s'agit bien d'une collection de livres reconnus comme inspirés par la Synagogue et faisant autorité en matière de foi et de mœurs. Plus tard, vers la fin du premier siècle, ou au début du second siècle, l'Eglise chrétienne procéda de la même façon à l'égard des livres écrits par les évangélistes et les apôtres. Ainsi fut complété le Canon des livres inspirés constituant la collection qui forme notre Bible actuelle.

Il est intéressant de se rendre compte de la manière dont ces écrits ont été réunis et ont été reconnus comme canoniques.

On trouve dans l'Ancien Testament la men-

tion d'une collection de lois qui devaient être déposées à côté de l'arche de l'Alliance, dans le lieu très saint du sanctuaire. Les premières lois déposées là furent évidemment les lois de Moïse (Deutéronome 31 : 26). Il est dit aussi que Josué écrivit dans le Livre de la Loi, les ordonnances qu'il avait données au peuple à Sichem (Josué 24 : 26), et que Samuel, après avoir écrit les droits de la royauté dans un livre, déposa ce livre devant l'Eternel (1 Samuel 10 : 25). Le fait que le livre de la Loi était déposé dans le sanctuaire nous est confirmé par 2 Rois 22, qui raconte comment le grand-prêtre Hilkija faisant réparer le temple retrouva ce livre et le fit remettre au roi.

On fit de même des écrits des prophètes qui, de bonne heure, furent conservés et réunis, puisque les plus anciens d'entre eux sont cités dans les suivants, ce qui prouve que les prophètes postérieurs avaient en main les écrits de leurs devanciers. Un passage du livre de Daniel (9 : 2) fait supposer qu'au moment de leur composition, les écrits prophétiques étaient réunis en groupe, car Daniel lit dans « les livres » une prophétie de Jérémie. D'autres collections encore sont mentionnées dans l'Ancien Testament, notamment des hymnes en l'honneur de l'Eternel et des livres poétiques, racontant les hauts faits du peuple de Dieu accomplis sous la conduite de son divin Chef ; ce sont : le livre des *guerres de l'Eternel* (Nombres 21 : 14) ; celui du *Juste* (Josué 10 : 13 et 2 Samuel 1 : 18). L'auteur du livre des Nombres intercale dans son récit (21 : 27) un morceau poétique en l'introduisant par la formule : « Les poètes disent », ce qui implique une collection de morceaux poétiques émanant de différents auteurs. Il ne reste plus maintenant, de ces divers recueils de poésie épique ou lyrique, que quelques fragments que les auteurs des livres historiques nous ont conservés. Il s'est constitué très probablement à partir de David et de Salomon, des collections d'hymnes et de sentences, avec lesquels, plus tard, on a constitué les livres des Psaumes et des Proverbes. Les Psaumes, par exemple, sont d'une manière générale groupés d'après leurs auteurs, ce qui permet de supposer qu'il y a eu à un moment donné, un recueil des Psaumes de David, un autre des Psaumes d'Asaph, un autre des Psaumes des enfants de Coré, etc. Quant au livre des Proverbes, il a été constitué par la réunion de quatre morceaux, dont chacun porte un titre particulier (voir 1 : 1 ; 10 : 1 ; 24 : 23 ; 25 : 1).

Bien qu'on puisse constater, à plusieurs endroits de l'Ancien Testament, l'existence de plusieurs collections d'ouvrages appartenant à des genres divers (voir Deutéronome 31 : 9, 24-26 ; Josué 24 : 26 ; 1 Samuel 10 : 25 ; Proverbes 25 : 1 ; Esaïe 29 : 10, 11, 12 ; Zacharie 7 : 12 ; Néhémie 9 : 26, 29, 30), on ne peut guère affirmer que tous ces ouvrages aient été réunis en un seul recueil avant la captivité de Babylone. Ce n'est qu'au retour de l'exil que les trois groupes de Livres (la Loi, les



Prophètes et les Psaumes), qui constituent maintenant l'Ancien Testament, ont revêtu aux yeux des Juifs un caractère canonique.

La première mention de l'Ancien Testament comme collection d'écrits se trouve dans le prologue de la traduction grecque de l'Écclésiastique (131 av. J.-C.) qui spécifie : la loi, les prophètes et les autres livres (comp. Luc 24 : 44). Philon (20 av. J.-C. à 40 ap. J.-C.) regarde le Pentateuque comme le commencement de tous les autres enseignements, et parle de « l'usage constant des lois et des oracles produits par les prophètes, ainsi que les hymnes et les autres écrits ».

A la fin de la vie de Moïse, le peuple d'Israël possédait donc une Bible constituée par cinq livres (Deutéronome 32 : 47 ; 33 : 29). Au temps de David, il y avait trois ou quatre livres de plus, et les écrivains sacrés de l'époque appelaient ce recueil « loi divine et parfaite » (Psaumes 19, 119) quoiqu'il manquât encore les deux tiers de l'Ancien Testament.

« Depuis Samuel jusqu'au temps d'Esdras, Dieu suscita, surtout dans les plus sombres jours, ce que Josèphe a nommé *la succession non interrompue de ses prophètes*. Sentinelles en sa maison, et fidèles jusqu'à la mort, ces prophètes maintenaient le dépôt des anciennes Ecritures, l'enrichissaient de nouveaux livres et lui rendaient leur témoignage, sans jamais s'être plaints qu'il s'y fût fait la moindre altération. Vous les voyez même durant la captivité des 70 ans, continuer leur admirable ministère : Jérémie au milieu des pauvres laissés en Palestine ; Ezéchiel au milieu des exilés répandus en Assyrie ; Daniel au milieu du peuple captif à Babylone ; Ezéchiel citant de loin avec admiration, son contemporain Daniel (Ezéchiel 28 : 3 ; 14 : 14, 20) ; Daniel, étudiant également de loin les prophéties de son contemporain Jérémie (Daniel 9 : 6, 11), jusqu'à ce qu'enfin Esdras « scribe de la loi du Dieu des cieux » (7 : 2), assisté des prophètes Aggée, Zacharie et Malachie, vienne mettre en un dernier ordre le saint recueil des Ecritures et compléter les vingt-deux livres des oracles sacrés. » (Gaussen, *Le Canon des saintes Ecritures*, II, p. 80.)

C'est à Esdras que les Juifs attribuent l'honneur d'avoir, sous la direction du Saint-Esprit, rassemblé les livres du Canon actuel, dans ses trois parties, retranchant les écrits inauthentiques, comparant les manuscrits les uns avec les autres, corrigeant les inexactitudes qui avec le temps avaient pu se glisser dans l'une ou dans l'autre des copies, complétant enfin certains détails.

D'après Josèphe, et d'autres autorités juives, les Juifs comptaient dans l'Ancien Testament vingt-



(Toile de Dou.)

La lecture de la Bible

(Photo Braun et Cie.)

deux livres canoniques, et les divisaient ainsi qu'il suit :

1-5, les cinq livres de Moïse, (Thorah).

Puis les Nébihim ou prophètes, qu'ils distinguaient en : prophètes *historiques* ou *antérieurs* :

6° Josué ; 7° les Juges et Ruth ; 8° les deux livres de Samuel ; 9° les deux livres des Rois ; 10° les deux livres des Chroniques ; 11° Daniel ; 12° Esdras et Néhémie ; 13° Esther ; 14° Job,

et prophètes proprement dits ou *postérieurs*, savoir :

15° Esaïe 16° Jérémie et Lamentations ; 17° Ezéchiel ; 18° les douze petits prophètes ;

enfin les *hagiographes*, ou *écrits saints*, savoir :

19° les Psaumes ; 20° les Proverbes de Salomon ; 21° le Cantique des Cantiques ; 22° l'Écclésiaste.

On remarquera que dans ce catalogue laissé par l'historien Josèphe, ne figure aucun des livres appelés *deutérocanniques* par les catholiques, et *apocryphes* par les protestants. Nous aurons à revenir sur ce point important par la suite.

Josèphe, en énumérant tous les livres tenus pour divins par son peuple, dit : « Ils le maintiennent jusqu'à la mort, aucun d'eux n'osa jamais y rien ajouter ni en rien retrancher. » Et il a soin d'ajouter qu'entre ces livres « il en est de plus récents composés depuis Artaxerxès, c'est-à-dire, après les jours d'Esdras » et qui ne sont point tenus pour dignes de la même foi, « parce que, dit-il, l'exacte succession des prophètes qui avaient précédé, n'avait plus continué depuis cette époque ».

« C'est dans l'histoire d'Israël un fait très digne d'étonnement, un fait, nous osons le dire, non moins prodigieux que celui de la conservation de cette race d'Abraham se maintenant encore depuis 3200 ans au milieu des nations comme une seule famille infusible et impérissable ; c'est, disons-nous, un fait très digne d'étonnement que la constante et parfaite conservation de leur canon pendant 33 siècles.

» On a vu depuis Moïse jusqu'à ce jour chez ce peuple incomparable, malgré tous ses égarements et ses affreux malheurs, unanimité perpétuelle à reconnaître sans aucune variation le recueil sacré de ses Ecritures à mesure qu'il se formait, c'est-à-dire depuis 33 siècles. Ce recueil terminé 400 ans avant Jésus-Christ, n'avait cessé depuis cette époque d'être lu dans toutes les synagogues de l'univers comme le Livre de Dieu. La nation des Juifs, avant sa dernière ruine, était déjà répandue dans toutes les contrées connues alors. « Moïse, disait Jacques, en parlant des Gentils, a de toute ancienneté dans chaque « ville des hommes qui le prêchent. » (Actes 15 : 21.) « On ne voit point de villes grecques, ni presque de « villes barbares, disait Josèphe, où ne s'observe le « repos du sabbat par l'influence des Juifs. » (*Contre Appion*, 1 : 11.)

» Or, que tous les Juifs reçussent avec la plus parfaite unanimité le même canon des Ecritures, c'est un fait qu'attestent surabondamment les Juifs contemporains des apôtres : Philon, en Egypte, Josèphe, en Egypte et à Rome. Et c'est d'ailleurs un autre fait universellement admis que, très longtemps avant le siècle apostolique, l'Ancien Testament existait, soit en hébreu, soit en grec, avec les 22 livres, tel que nous le possédons aujourd'hui. » (Gausson, *Ouv. cité*.)

Pour comprendre comment le recueil des livres sacrés de l'Ancien Testament a pu traverser les siècles sans être perdu, ni mutilé, ni altéré aucunement (les variantes ici ne comptent pas) il faut se souvenir des précautions suivantes qui étaient prises en Israël :

1° Les livres sacrés devraient être placés, au fur et à mesure qu'ils paraissaient, dans le lieu très saint du sanctuaire, à côté de l'arche de l'alliance. (Deutéronome 31 : 24-26.)

2° Le loi devait être lue à tout Israël réuni, au moins une fois tous les sept ans (Deutéronome 31 : 11 ; Josué 8 : 34.)

3° A chaque nouveau règne, le roi, dès qu'il était monté sur le trône, devait copier de sa propre main, le saint autographe, que les sacrificateurs gardaient dans le sanctuaire. (1 Samuel 10 : 25.)

4° Tout faux prophète devait être impitoyablement mis à mort (Deutéronome 13 : 5 ; 18 : 20 ; Jérémie 14 : 14, 15 ; 23 : 28-31 ; 27 : 15 ; 28 : 15-17 ; Zacharie 13 : 3.)

Ces mesures ont beaucoup contribué à la conservation des livres de l'Ancien Testament.

Ici une première conclusion, tirée des faits suivants : 1° Les livres qui constituent l'Ancien Testament ont été écrits sur l'ordre de Dieu : « *C'est poussés par l'Esprit saint que des hommes ont parlé de la part de Dieu.* » (2 Pierre 1 : 21.)

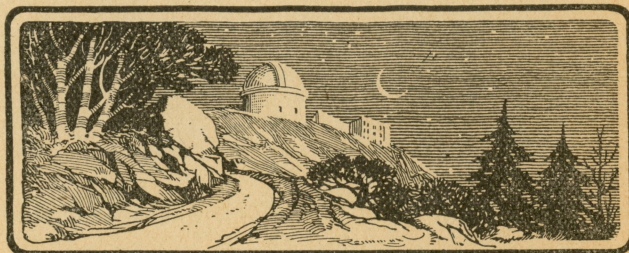
2° Les hommes que Dieu a poussés à écrire, l'ont fait sous l'inspiration de l'Esprit. « *Toute l'écriture est divinement inspirée...* » (2 Timothée 3 : 16.)

3° Ces livres une fois écrits, ont été confiés au peuple juif, il en est le conservateur. « *Les oracles de Dieu leur ont été confiés...* » (Rom. 3 : 2) « *Il fit de Jacob le dépositaire de ses révélations...* » (Psaumes 78 : 5 ; 5 ; 147 : 19.) Le peuple juif est donc le seul qualifié pour nous dire quels sont les Livres vraiment authentiques et canoniques de l'Ancien Testament. Ces livres, on en a trouvé la liste plus haut.

Il y a un autre fait qui mérite d'être signalé ici : c'est l'usage que Dieu a su faire des malheurs même du peuple juif pour la conservation des Ecritures et pour leur dissémination. L'oppression de ce peuple a donné naissance à la célèbre version des Septante qui contribua d'une manière si merveilleuse à répandre et à conserver dans toutes les nations la connaissance de l'Ancien Testament. La dispersion des Juifs chez tous les peuples a contribué à répandre partout où ils allaient leurs Ecritures sacrées. La ruine de leur temple a fait se multiplier partout le nombre de leurs synagogues, dans chacune desquelles se trouve un coffre sacré renfermant le rouleau des Ecritures.

C'est ce livre extraordinaire, ce Livre sacré dont l'autorité était reconnue par tous les Israélites comme l'autorité même de Dieu, que le Christianisme trouva à sa naissance. Il l'adopta lui aussi comme le Livre de Dieu, s'en servit pour la prédication évangélique. L'Ancien Testament prépara ainsi la voie à la formation du Nouveau.

« La Bible, si même on ne la considère que d'un point de vue tout humain et sous le rapport littéraire, est l'ouvrage le plus remarquable qui ait jamais paru dans le monde. C'est de tous les livres le plus ancien. Les événements qu'elle raconte sont du plus haut intérêt. Son histoire dans le monde c'est l'histoire de la civilisation, du progrès et de la prospérité. Les hommes les plus sages et les plus excellents dont s'honore l'humanité ont rendu témoignage à son influence intellectuelle, moralisante et sanctifiante. Ecrite « par les saints hommes de « Dieu qui parlaient étant poussés par le Saint-Esprit » (2 Pierre 1 : 21) pour révéler « le seul vrai « Dieu et Jésus-Christ qu'il a envoyé » (Jean 17 : 3 ; Psaume 19), la Bible, par son auteur et par son sujet, peut réclamer à bon droit le respect de tous et une étude attentive et consciencieuse. » (Angus, *Manuel de la Bible*, page 1.) J.-C. GUENIN.



Madeleine Chasles

# La joie dans le deuil et les larmes

« *Soyez toujours joyeux !* »  
(1 Thess. 5 : 16.)

**E**TRE dans la joie malgré le deuil !... dans la joie malgré les larmes !... dans la joie aux heures cruelles des séparations temporaires ou durables ! Oserons-nous affirmer un semblable paradoxe ?

Le prophète Esaïe disait déjà : « *Une huile de joie au lieu de deuil* (Esaïe 61 : 3) ; et Jésus proclame : « *Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés.* » (Matthieu 5 : 4.)

Mais cette joie peut-elle vraiment exister dans nos deuils ? Evidemment elle demeure comme cachée au dedans de nous, en ces jours-là. Il y a une telle angoisse, une telle oppression douloureuse qui nous enserme, un sentiment si profond que tout croule et que la terre s'ouvre sous nos pas, qu'il est difficile de réagir. Mais, cependant, par une foi ardente, la paix et la joie peuvent s'étendre bientôt comme un manteau d'allégresse sur notre cœur broyé.

« *Une huile de joie au lieu de deuil ;  
Un vêtement de louange au lieu d'un esprit abattu.* » (Esaïe 61 : 3.)

\*  
\*\*

C'est pour tous les jours de notre vie que l'apôtre Paul nous crie : « *Soyez toujours joyeux !* » C'est pour les jours de deuil, comme pour les jours heureux, pour les heures grises et lourdes, comme pour les heures lumineuses.

La foi seule peut nous faire surmonter l'obstacle ; par cette force invisible, mais réelle, un vrai chrétien, devant une tombe ouverte, entend un tel chant d'espérance que ses larmes doivent tarir.

N'entend-il pas : « *Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur. Oui, dit l'Esprit, qu'ils se reposent de leurs travaux, car leurs œuvres les suivent.* » (Apocalypse 14 : 13.)

Ne serait-ce pas notre morbide égoïsme — il ne considère que notre « moi » — qui nous empêcherait de contempler la délivrance de ceux qui sont morts dans le Seigneur ?

*Bienheureux les morts qui meurent dans le Seigneur !...*

*Bienheureux ceux qui pleurent !*

Défunts et vivants se rejoignent sous une même appellation : Bienheureux ! Bienheureux ! Ne sentons-nous pas que les cieux et la terre se rapprochent ? Les cieux s'inclinent et disent :

« *Bienheureux les morts....* » La terre s'élève et dit :

« *Bienheureux ceux qui pleurent !* »

Et la paix s'étend sur tous !

Sachons donc nous réfugier dans la miséricorde divine, et jeter vers nos disparus des regards moins chargés de larmes que d'espérance.

N'entendrions-nous pas, de leur part, de cruels reproches, s'ils pouvaient parler ; des reproches semblables à ceux que Jésus adressait à ses disciples à cause de la promesse du revoir : « *Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je vais au Père* » (Jean 14 : 28) ; et encore : « *Je vous reverrai et votre cœur se réjouira.* » (Jean 16 : 22.)

\*  
\*\*

Le grand obstacle à notre joie, aux heures noires des séparations, c'est souvent notre manque de foi ; mais il se double, ici, de notre manque d'espérance. Nous n'attendons pas, avec une assurance joyeuse, la *résurrection des morts*.

L'attente de cet événement suprême demeure en un vague subconscient ; elle n'est pas une réalité vivante, capable de nous aider puissamment.

Nous avons toujours des yeux de « taupe », quand nous considérons les splendeurs du monde invisible ; ces splendeurs ne sont pas pour nous des réalités.

Connaissions-nous ces merveilleuses promesses ?

« *Il anéantit la mort pour toujours ;  
Le Seigneur, l'Eternel, essuie les larmes de  
tous les visages.*

*Que les morts revivent !  
Réveillez-vous et tressaillez de joie, habitants  
de la poussière !*

*Car la rosée est une rosée d'aurore,  
Et la terre rendra au jour ses trépassés.* »  
(Esaïe 25 : 8 ; 26 : 29.)

*Le corps est semé corruptible ; il ressuscite  
incorruptible.*

*Le corps est semé méprisable ; il ressuscite  
glorieux.*

*Le corps est semé infirme ; il ressuscite plein  
de force.*

*Le corps est semé corps animal ; il ressuscite  
corps spirituel.* »

(1 Corinthiens 15 : 42, 43.)

Quel tressaillement de joie, à cette heure, quand, après l'humiliation, dans la poussière, les os brisés se rejoindront, quand les os brisés se réjouiront, quand la chair corrompue se relèvera belle et immortelle.

Ne devrions-nous pas, auprès d'une bière qui se ferme, au moment où la terre, ou la dalle, cache à nos yeux le cercueil d'un être aimé, évoquer cet instant..., cet instant extraordinaire, où la gloire et la lumière revêtiront son corps ressuscité ?

« Réveillez-vous et tressaillez de joie, habitants de la poussière, car la rosée est une rosée d'aurore ! »

\*  
\*\*

Nous constatons, dans l'Évangile, que notre Seigneur pleura près du tombeau de Lazare, en voyant pleurer Marie ; mais nous remarquons que ses larmes coulèrent afin de rendre la vie.

C'est alors qu'il cria d'une voix forte : « Lazare, sors ! » (Jean 11 : 43), et le mort sortit du tombeau.

Lorsque la veuve de Naïn pleurait, en suivant le corps de son enfant, Jésus lui dit, avant de le ressusciter : « Ne pleure pas ! » (Luc 7 : 7 : 13.)

Le Christ sèche les pleurs. L'espérance de la résurrection à venir devrait sécher les larmes. Jésus se penche avec amour auprès de chacun de nos cœurs endeuillés, et nous dit aussi : « Ne pleure pas ! Espère ! Espère ! »

Et déjà, par la foi, nous devrions vivre avec l'assurance que cette mère reçut et qui sécha ses larmes. « Jésus le rendit à sa mère. » (Luc 7 : 15.) Il nous rendra nos bien-aimés.

Dans son troisième miracle de résurrection, le Maître demanda encore d'arrêter les sanglots, toujours en vue de la même espérance : « Pourquoi faites-vous du bruit (lamentations suivant l'usage oriental), et pourquoi pleurez-vous ? », dit-il, en entrant dans la maison de Jaïre. Puis il ajouta : « L'enfant n'est pas morte, mais elle dort », et il la rendit vivante à son père et à sa mère. (Marc 5 : 35-43.)

Plus de larmes, mais la vie ! Les larmes séchées en espérance de l'immortelle vie...

\*  
\*\*

O mon ami, mon frère, qui liras ces lignes, peut-être ne comprendras-tu pas un tel langage de foi et d'espérance ? Alors, tourne-toi vers Dieu, prie avec ardeur, et puis... sèche tes larmes. Retrouve la paix et la sérénité dans l'assurance de la foi. Calme ta douleur.

Ne m'accuse pas, surtout, de ne pas comprendre ta souffrance, de ne pas sentir ! Je sais... je sais la douleur humaine, l'épreuve qui s'abat comme l'aigle sur sa proie. Mais je te veux, ô mon ami, si plein de vigueur, tellement fondé sur le roc, en notre monde qui s'écroule dans sa cupidité et sa désespérance.

Je te veux grand, dans la certitude de l'espérance. Alors j'ose te dire, comme je me le dis à moi-même :

« Soyons victorieux déjà de la mort, par la foi en la lumière, qui est le Christ.

« Soyons ressuscités déjà de la mort, par l'espérance en la vie, qui est le Christ. »

« Alors les jours de ton deuil seront passés,  
Car l'Éternel sera ta lumière pour toujours. »  
(Esaïe 60 : 20.)

MADELEINE CHASLES.

(La joie par la Bible, pp. 233-239.)

## Comment Dieu nous éclaire

C'ÉTAIT en 1917, sur le front d'Orient : Nous venions de nous emparer d'un monastère turc. Après avoir organisé le terrain et nous être préparés pour une nouvelle avance, nous attendions les ordres.

Je lisais ma Bible... Un camarade s'approche de moi. Quoique rompus au métier par plusieurs années de la dure vie de soldat, la vue des morts tombés là, pleins de force et de jeunesse, nous laissait tout rêveurs.

— Que lis-tu, me dit-il, en prenant mon livre ouvert au 15<sup>e</sup> chapitre de la première épître aux Corinthiens sur la résurrection des morts. C'est très beau tout cela, mais quand cet événement aura-t-il lieu ? continua-t-il, en esquissant un geste vers les morts.

Le sort de la bataille allait, dans moins d'une heure, nous envoyer peut-être dans l'éternité et, chacun le comprend, la situation exigeait des précisions sur cette importante question.

Pris au dépourvu, très troublé, j'eus un instant d'hésitation, puis, le doigt sur le chapitre sous caution, je lui répondis : « A la résurrection, lors du retour de Jésus-Christ. »

Et les circonstances nous séparèrent. Je n'ai jamais su comment mon camarade avait résolu le problème.

Mais une chose est certaine, c'est qu'à partir de ce moment j'ai bien compris que les morts ne vont pas au ciel. Cette opinion, quasi générale dans les églises populaires, ne repose que sur le sentiment. La Parole de Dieu affirme que les morts dorment. Ils sont dans l'inconscience jusqu'au renouvellement de toutes choses (Éclésiaste 9 : 5, 6, 10 ; Psaumes 6 : 6 ; 88 : 6 ; 1 Thésaloniciens 4 : 16, etc.). « Cependant eux tous que leur foi a rendus recommandables, n'ont pas obtenu l'objet de la promesse parce que Dieu nous a fait une condition meilleure pour qu'ils n'obtinsissent pas sans nous la perfection du bonheur. »

Ami lecteur, es-tu renseigné sur cette question ? Les yeux fixés sur le retour du Seigneur, peux-tu dire avec l'apôtre Paul : « Afin de le connaître, lui et la vertu de sa résurrection, d'être admis à la communion de ses souffrances, en lui devenant conforme dans sa mort, pour parvenir si je le puis, à la résurrection des morts » (Philippiens 3 : 10, 11). « Il ne me reste qu'à recevoir la couronne de justice, que me donnera en ce jour-là le Seigneur, le juste Juge, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé son avènement » (2 Timothée 4 : 8).

Nous mourrons, mais pour renaître.

La mort n'est qu'un doux sommeil.

Bientôt Jésus va paraître,

Ce sera le grand réveil.

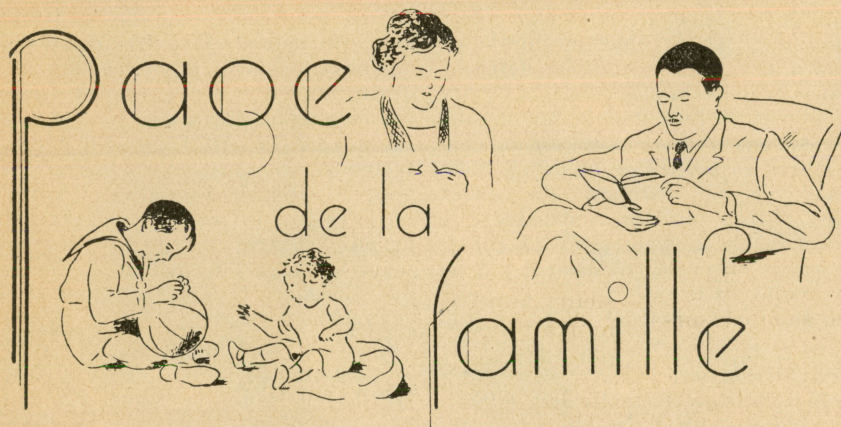
Des profondeurs de l'abîme,

De la tombe au noir séjour,

De la plaine et de la cime

Tous se lèveront un jour.

MARCEL TEISSIER.



## Qui est-ce ?

CE matin de novembre gris et pluvieux me trouve réveillée. Je cherche à m'expliquer la cause de l'inquiétude qui me trouble depuis que j'ai ouvert les yeux. Oui, je me souviens, c'est aujourd'hui que je dois retrouver une amie, et nous irons toutes deux pendant toute l'après-midi, de porte en porte, dans ce lointain quartier de Paris quêter pour nos léproseries, nos sanatoria, nos dispensaires.

Quêter ! Quelle leçon de patience et d'humilité, mais quel espoir insensé d'émouvoir qui que ce soit, par ce temps de crise, avec quelques mots — car il faut faire vite, les gens sont si pressés — afin d'obtenir une aumône pour nos frères qui, dans les pays lointains au climat meurtrier, vivent et meurent dans un dénuement inimaginable.

Qui de nous, en ouvrant la porte d'un riche magasin, peut se vanter d'être resté insensible à un refus plus ou moins poli, quelquefois rude et hargneux ?

Comme c'est donc pénible de demander !

Je me presse toute cette matinée. Il s'agit d'être à l'heure, ne pas faire attendre dans le métro, exposée aux courants d'air, l'amie animée d'un ardent vouloir semblable au mien, et qui partagera courageusement avec moi l'effort, le succès, l'échec.

Ici dans ce café où nous entrâmes, le patron lui-même nous dira que le patron est absent, pour ne rien donner. Cette grande maison d'alimentation distribue ses dons personnellement. Plus loin on ne donne qu'à la Mairie. Dans cette petite épicerie le mari fait les gros yeux à sa femme qui elle, plus charitable, vient de nous donner une piécette ; nous rendons l'argent, ne voulant pas être la cause d'une querelle de ménage. Dieu aime ceux qui donnent

avec joie. Voilà une petite librairie-mercerie, faut-il entrer ? Généralement ce genre de commerce est tenu par les femmes. En effet, c'est une femme qui nous reçoit, mère de famille, le mari sans travail est là, n'ayant pas droit au chômage. Elle nous reçoit poliment, nous écoute, donne son obole, parce qu'elle sait ce que c'est que le besoin.

Mais voici une grande et belle boutique. Le patron vient au-devant de nous, des clientes, pense-t-il, mais vite son sourire disparaît. Il est très embarrassé, il ne veut rien donner, rien faire pour les autres, il cherche une raison plausible à son refus. Nous lui montrons nos carnets avec photos et autorisation, nous lui présentons notre journal où il peut se documenter sur l'œuvre de nos Missions, mais tout cela est insuffisant. Il veut savoir quel est le grand personnage qui se trouve à la tête de l'œuvre et l'honneur de son prestige et de son autorité.

Ordinairement nous n'insistons pas, car bien rares sont ceux qui restent insensibles à notre appel. Très souvent il nous suffit d'attirer l'attention de ceux que nous sollicitons sur la misère inouïe des êtres semblables à nous, et par contraste, sur le bonheur de vivre en ce beau pays, être bien portant et pouvoir travailler. Mais devant cet évident mauvais vouloir je m'obstine. Je voudrais arriver à faire comprendre à cet homme qu'il faut donner, ne fût-ce qu'une très petite offrande, et prise d'impatience, je lui dis des paroles que je regrette aussitôt. Nous nous en allons, je suis mécontente de moi, je suis triste, je sens que j'ai manqué à mon devoir. J'ai l'immense regret d'avoir laissé échapper l'occasion de parler de ce grand personnage, le plus grand de tous, de ce Roi des rois dont le prestige et l'autorité sont inégalables. C'est lui qui est à la tête de toute œuvre qui

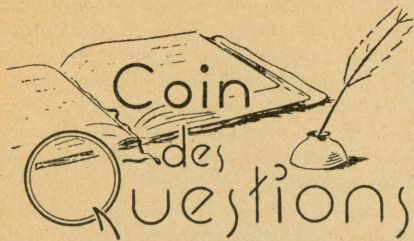
fait appel à la bonté et à la charité des hommes en faveur de ceux qui souffrent. Comment ai-je pu me fier à mon raisonnement, chercher dans mon esprit l'argument qui persuaderait ? Comment ai-je pu oublier que si le Seigneur ne nous assiste, l'homme est un loup pour l'homme ?

J'ai entendu dernièrement commenter magnifiquement un chapitre de Daniel. Ecoutez plutôt. Daniel, issu de race royale, instruit en sagesse et en science, est amené captif avec ses trois compagnons à la cour du roi de Babylone où on leur enseignera les lettres et la langue des Chaldéens afin qu'ils soient capables de servir dans le palais du roi. Aussitôt arrivé avec ses trois compagnons, il prend immédiatement la résolution de ne pas se nourrir des mets de la table royale afin de ne pas transgresser la loi de son Dieu, cette loi qu'il connaît parfaitement et à laquelle il obéit. Plus tard, averti que le roi donne l'ordre de faire périr tous les sages de Babylone, car personne ne peut lui faire connaître le songe qu'il a eu et en donner la signification, il obtient un délai, avertit ses compagnons et leur demande d'implorer la miséricorde de Dieu au sujet de cette énigme pour qu'on ne les fit point périr. Inspiré par Dieu, Daniel raconte et explique le songe. Dès l'abord nous pourrions croire qu'après cette épreuve il sera à l'apogée de son influence, heureux, honoré, écouté. Mais Daniel est troublé par des visions qu'il ne comprend pas. Il se tourne de nouveau vers Dieu, lui présente ses supplications, il jeûne en prenant le sac et la cendre. Il prie, il ne se lasse pas et l'ange Gabriel vient pour l'instruire. Ecoutez ce que dit l'ange : « Daniel, dès que tu as commencé à prier, l'Éternel a prononcé une parole et je suis venu te la faire connaître. » Ainsi, dès qu'il a commencé à prier, il est exaucé.

Plus loin nous voyons Daniel priant encore et toujours, le Seigneur vient à son secours. Daniel obéit, Daniel prie. Pas la moindre fissure par où peut s'insinuer l'orgueil, le doute. Il sait qu'il est chétif et qu'il serait vite réduit au désespoir s'il ne s'abandonnait entièrement à la certitude de l'action de son Dieu qu'il implore. Savoir abdiquer entièrement et en toute circonstance, solliciter le secours d'en haut, voilà notre force, et si l'on nous demande qui nous envoie, nous répondrons sans hésiter : « Je suis le serviteur de mon Seigneur, c'est lui notre Chef. »

FÉLIXE.





### Satan non détruit

*Pourquoi Dieu ne détruit-il pas Lucifer (Satan) aussitôt après sa révolte dans le ciel? — Un chercheur.*

Il faut d'abord remarquer que Dieu respecte la liberté de toutes ses créatures, de la plus grande à la plus petite. Il voulut donner à Lucifer l'occasion de revenir à de bons sentiments, et supporta sa présence dans le ciel jusqu'au jour où le funeste prosélytisme du révolté l'obligea à le chasser. Un combat terrible s'engagea, Lucifer et ses anges furent précipités sur la terre qui devint bientôt leur champ d'expérimentation.

Dieu eût-il détruit Lucifer dès sa première tentative de rébellion, que l'univers entier serait arrivé à l'une ou l'autre de ces deux conclusions :

1° ou Dieu n'est pas omnipotent, c'est pourquoi il craint un rival ;

2° ou la cause de Lucifer renferme un principe de justice dont l'application pourrait être fatale au gouvernement divin.

Dieu chassa Lucifer du ciel mais sans le détruire même à ce moment-là. Devenu « Prince de ce monde », Lucifer eut encore accès au ciel en qualité de représentant de l'humanité, titre usurpé à Adam, jusqu'au jour où le Christ mourut sur la croix et devint, par sa vie sans péché et sa mort expiatoire, le « second Adam ». Dieu lui conserva la vie, parce qu'il veut que ses créatures lui obéissent par amour et non par crainte, et qu'il désire remporter une victoire par la vérité et non par la violence. Il veut que les principes de Satan se déroulent jusque dans leurs ultimes conséquences, pour qu'enfin éclate tout le contraste qui sépare le gouvernement de Dieu et celui de Satan.

Déjà Satan, limité dans l'espace et dans le temps, est virtuellement vaincu. Il attend le châtement suprême. Bientôt il sera lié pour mille ans. Après cela, il sera délié pour un peu de temps. Et ce sera la fin. Il sera jeté dans l'étang de feu.

Voici comment un auteur, Madame E.-G. White, explique les raisons de la non-destruction de Lucifer au moment de sa révolte :

« Même quand il fut décidé que

Lucifer ne pouvait plus être toléré dans le ciel, la Sagesse infinie ne jugea pas à propos de le détruire. Dieu ne pouvant agréer qu'un service d'amour, il faut que la soumission de ses créatures repose sur la conviction de sa justice et de sa bienveillance. Les habitants du ciel et des autres mondes, incapables de comprendre la nature ou les conséquences du péché, n'auraient pas pu discerner la justice et la miséricorde de Dieu, s'il avait détruit Satan. Devant l'exécution sommaire du chérubin révolté, ils auraient aimé Dieu par crainte plutôt que par amour. L'influence du séducteur n'eût pas été entièrement détruite, pas plus que l'esprit de révolte. Il fallait laisser mûrir le mal. Pour le bien de l'univers au cours des siècles éternels, il fallait donner à Lucifer le temps de développer plus entièrement ses principes ; il fallait que chacun pût voir sous leur véritable jour la valeur de ses accusations contre le gouvernement divin ; il fallait enfin que la justice et la miséricorde de Dieu, ainsi que l'immutabilité de sa loi, fussent à tout jamais mises à l'abri du doute. »

### Le mal existe-t-il ?

*Les adhérents de la « Science chrétienne » prétendent que le mal n'existe pas. Je trouve que l'Écriture et l'expérience s'opposent à une telle affirmation. Qu'en pensez-vous ? — G. C.*

Il est un fait que la Science chrétienne nie la réalité du mal, la maladie, la matière et par conséquent le corps humain. Madame Eddy, fondatrice de la Secte, dans son livre *Science et Santé* déclare entre autres : « La matière est une fausse donnée.... La chaleur et le froid sont le produit de l'intelligence mortelle.... L'esprit humain et le corps sont des mythes.... Le corps matériel traduit seulement ce que la pensée mortelle croit, que ce soit un os brisé, une maladie ou le péché. »

De telles conceptions, est-il besoin de le dire, s'opposent catégoriquement à la science proprement dite qui affirme et prouve la réalité de la matière, au témoignage des sens, à l'expérience séculaire et enfin aux déclarations péremptoires de l'Écriture sainte.

Laissons de côté l'expérience de tous les temps, le témoignage des sens (que chacun peut contrôler) et les données de la science pour ne citer que l'Écriture sainte. Que la matière existe et par conséquent le corps humain, cela est évident et ressort clairement de Genèse 2 : 7 :

« Dieu forma l'homme de la poussière du sol, et il souffla dans ses narines un souffle de vie, et l'homme devint un être vivant », et de 1 Thésaloniciens 5 : 23 : « Que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme et le corps, se conserve sans reproche... » On pourrait citer ainsi un grand nombre de passages. En ce qui concerne la maladie, il n'est que de lire l'exemple d'hommes tels que Job, Elisée, Asa, Ezéchias, Daniel, Paul pour être convaincu de sa réalité.

Quant au mal lui-même, l'Écriture affirme qu'il fit son entrée dans l'humanité par la désobéissance d'Adam, qu'il devint universel par la suite, et qu'il fut la cause de la mort de tous les hommes : « Ainsi donc, comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé dans tous les hommes parce que tous ont péché.... Il n'y a point de juste, pas même un seul.... Tous sont sortis de la voie, tous sont pervertis, il n'y a personne qui fasse le bien, pas même un seul.... Tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu. » (Romains 5 : 11 ; 3 : 11, 12, 23. etc.)

L'Écriture mentionne le mal plus de 150 fois.

D'ailleurs, si le mal n'existait pas, nous n'aurions pas besoin de Sauveur, et son sacrifice n'aurait aucune valeur. Comment une « Science » peut-elle se dire « chrétienne », si elle rejette purement et simplement l'expiation des péchés (donc du mal) par le Fils de Dieu ?

C. G.

P.-S. — Le troisième paragraphe de l'article « Les viandes impures » (Coin des questions, *Les Signes* d'août, p. 14) disant que « la loi qui sanctionne cette distinction [viandes pures et viandes impures, d'après Lévitique 11 et Deutéronome 13] fait partie des lois cérémonielles qui ont été abolies par le Christ sur la croix, par conséquent le chrétien n'est pas lié à l'observance de cette loi », a apporté un peu de confusion dans certains esprits qui se sont demandé si une telle déclaration ne signifiait pas que le chrétien pouvait, dans ce domaine, agir à sa convenance personnelle. Nullement, car si les lois cérémonielles ont été abolies, le principe à la base de la distinction entre les deux sortes de viandes subsiste, puisqu'il a trait à la santé du corps, donc à une chose éternellement bonne et nécessaire, et qu'il est bien clairement rappelé par saint Paul dans 1 Corinthiens 6 : 19, 20 et 10 : 31. L'application de ce principe énoncé par Paul doit tenir compte de la distinction donnée par Moïse.

## Entretiens bibliques

### III

— Je suis heureux de vous retrouver car j'ai beaucoup pensé à ce que vous m'avez dit au cours de notre voyage ; au fond, j'ai toujours été attiré par les prédictions et je vous écouterai avec plaisir.

— Et curiosité ?

— Peut-être !

— Je ne vous en fais aucun reproche, au contraire, et je déplore que la plupart des personnes critiquent la Bible sans jamais l'avoir étudiée ni même simplement parcourue ; aussi, je suis toujours heureux de rencontrer quelqu'un qui veut discuter intelligemment, texte en mains et sans parti pris.

— Ne croyez pas pour cela que je serai toujours de votre avis !

— Je veux bien le croire, mais je suppose que vous ne contesterez pas le lieu de la naissance de Jésus-Christ ?

— C'est Bethléem.

— C'est exact, et sa naissance nous est rapportée avec force détails par les évangélistes qui nous indiquent notamment que « Jésus est né à Bethléem en Judée » (Matthieu 2 : 1 ; Luc 2 : 4-7).

— Ceci n'est pas une prédiction, mais un fait accompli.

— Parfaitement, mais lisez dans l'évangile de Jean le verset 42 du chapitre 7.

— « L'Écriture ne dit-elle pas que c'est de la postérité de David et du village de Bethléem où était David, que le Christ doit venir ? »

— Or, si vous vous reportez maintenant à l'Ancien Testament, voici ce que vous lisez dans le prophète Michée au chapitre 5 et au verset 1 :

— « Et toi Bethléem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui dominera sur Israël et dont l'origine remonte aux temps anciens ».

— Or, ceci a été écrit environ 760 ans avant Jésus-Christ. Je ne sais si vous vous rendez bien compte d'une semblable prophétie ; vous sentez-vous le pouvoir de dire que dans 760 ans d'aujourd'hui, naîtra Monsieur X. dans telle petite ville ou village ? (Jean 7 : 42.)

— .....

— Franchement ?

— Non, il faut être sorcier.

— Et vous supposez qu'actuellement un sorcier, une cartomancienne ou un diseur de bonne aventure soit capable d'une semblable prédiction ?

— Mais...

— Soyez sincère.

— Réellement non, aussi permettez-moi de vous dire, puisque vous voulez que je sois sincère, que je ne crois même pas à votre prophétie : Elle n'est que le résultat du hasard.

— Ce n'est pas le hasard, car il n'existe pas que cette prophétie, mais tout un réseau de prédictions qui ne peuvent s'expliquer par la théorie du hasard. Remarquez déjà quelques points de détail qui vous ont peut-être échappé.

— Lesquels ?

— Il ne s'agit pas seulement de Bethléem, mais de Bethléem Ephrata, de la tribu de Juda. Voici deux détails qui précisent de quel Bethléem il s'agit.

— Mais il n'y a qu'une ville qui s'appelle Bethléem.

— Erreur ; c'est justement parce qu'il y a au moins deux villes de ce nom que le prophète a tenu à stipuler que la ville de Bethléem où devait naître le Christ faisait partie de la tribu de Juda ; or, prenez une carte de la Palestine au temps de notre Seigneur Jésus-Christ, vous remarquerez que Bethléem est au sud de Jérusalem, au centre même de la Judée, réunion des trois tribus de Juda, Benjamin et Dan. Bethléem se trouvait avant cette formation de la Judée par Hérode le Grand à la limite de la tribu de Juda et de la tribu de Benjamin.

— Pouvez-vous me dire où se trouvait l'autre Bethléem puisque vous prétendez qu'il y en a deux ?

— Elle se trouvait en Galilée et ce qu'il y a de curieux, c'est que les parents de Jésus-Christ habitaient justement la Galilée, que le Christ aurait pu naître à Nazareth ou à Bethléem en Galilée et non à Bethléem Ephrata en Judée !

— En effet, mais comment se fait-il que les parents habitaient la Galilée, qu'ils soient venus en Judée et justement à Bethléem Ephrata pour la naissance du Christ ?

— Je vous l'expliquerai au cours d'un de nos prochains entretiens et vous verrez que l'esprit prophétique émane bien de Dieu.

TANCRÈDE THIBAUD.

(A suivre)



## Il manque une chose

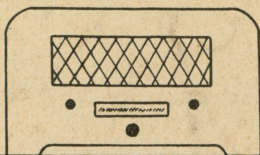
UNE de nos belles cathédrales possède une horloge au mécanisme si merveilleux que les gens ignorants ou superstitieux la considèrent comme une œuvre divine plutôt qu'humaine. Quand le carillon sonne, on croirait qu'un chœur évangélique envahit soudain le clocher et déverse sur la ville des flots de céleste harmonie.

Pendant longtemps l'auteur de cette merveille d'art ne reçut ni marque d'intérêt, ni témoignage de considération, si bien qu'un jour il se glissa furtivement dans le clocher, toucha à l'un des ressorts de la pendule. Quoiqu'il ne manquât rien au mécanisme, celui-ci s'arrêta, et l'on n'entendit plus le carillon. Devant cette catastrophe, la population se souvint tout à coup de l'artiste pour le combler d'attentions, et le supplier d'intervenir. Généreux, il remonta dans le clocher, libéra le ressort qu'il avait immobilisé et soudain la merveilleuse musique se fit entendre à nouveau.

Que de gens admirablement doués, qui pourraient être entre les mains de Dieu des instruments puissants, et qui, pourtant, ne font rien d'utile dans leur vie parce qu'il leur manque une chose, la chose essentielle, le contact permanent avec Dieu, source de force et de lumière.

DIXI.

ONDES



COURTES

A l'exemple de ce qui s'est fait en Allemagne, les livres des Juifs et des adversaires du national-socialisme ont été brûlés en Autriche. Le premier autodafé a eu lieu à Salzbourg. On y a brûlé les œuvres de Schintzler, Stephan Zweig, Emile Ludwig, Vicky Baum, etc.

Un nouveau champ aurifère vient d'être découvert dans le nord-ouest du Canada, sur les bords de la rivière François et du lac du Mystère. Cette zone est située au nord du Great Slave Lake, auprès duquel d'importants gisements d'or ont déjà été découverts et mis en exploitation.

Le professeur d'université Dr. François Kovacs a entrepris à l'hôpital Saint-Jean, à Budapest, des expériences, qui ont parfaitement réussi, d'emploi de bismuth contre la tuberculose. Les essais ont démontré que le bismuth est un des plus importants médicaments dans la lutte contre cette maladie.

Une méthode de vaccination contre la fièvre aphteuse vient d'être découverte par les professeurs Waldmann et Koebe. Le vaccin immuniserait les animaux pendant trois mois au moins. Actuellement, 50.000 bœufs et plusieurs milliers de moutons ont été vaccinés. Les succès seraient remarquables.

Kung-Tek-Tschoeng, le descendant direct du grand Confucius représente la 77<sup>me</sup> génération de sa famille. Il est aujourd'hui âgé de 18 ans et père de la 78<sup>e</sup> génération. Son ancêtre, le grand sage, est mort en 478 avant J.-C. Depuis plus de deux millénaires, tous les héritiers de Confucius ont été ensevelis à la même place près de la ville de Kufu.

Une intéressante expérience vient d'être tentée à Chicago, où les écoles ont dû être fermées à la suite d'une épidémie de paralysie infantile. Les 300.000 élèves ont été instruits régulièrement par T. S. F. : six postes de radiodiffusion, avec l'aide de tous les journaux de la ville, y ont collaboré. Les postes de T. S. F. ont donné des leçons à partir de 7 h. 15. Après un cours de culture physique, les professeurs ont radiodiffusé leurs cours habituels. Les journaux imprimaient le programme avec tous les détails nécessaires. Les devoirs étaient également dictés. Les autorités de Chicago espèrent, ainsi, enrayer le retard dans le travail de l'année.

Les astronomes de l'observatoire américain Yerkes viennent de découvrir une nouvelle étoile — la « Wolf 424 ». Le directeur de l'observatoire, le docteur Otto Struwe, a fait savoir que cette étoile était encore plus rapprochée de la Terre que la célèbre Alpha du Centaure, et qu'elle était de douzième grandeur.

D'après le *South African Medical Journal*, il y a actuellement pénurie de médecins dans l'Afrique du Sud. Leur nombre s'élevait, au commencement de cette année, à 2.896, soit un praticien pour 2.443 habitants. Depuis l'année passée, le nombre d'étudiants en médecine et d'infirmières est fortement en régression.

Voici pour plusieurs pays le nombre des récepteurs de T. S. F. déclarés à la fin de l'année 1937 : Allemagne : 9.087.454 ; Grande-Bretagne : 8.479.500 ; France : 4.163.692 ; Japon : 3.297.134 ; Suède : 1.074.473 ; Tchécoslovaquie : 1.024.301 ; Belgique : 1.008.169 ; Australie : 1.000.860 ; Pays-Bas : 950.000 ; Pologne : 861.256 ; Italie : 795.000 ; Danemark : 704.062 ; Suisse : 504.132.

Au fond de la bibliothèque de l'Office régional du Tourisme, culture et loisirs populaires de Belley, on vient de découvrir un livre édité en 1600, par le célèbre libraire lyonnais Samuel Grespin : *l'Histoire des empereurs romains, depuis Jules César jusqu'à Rodolf*, qui contient un certain nombre de feuilles sur lesquelles Bossuet, l'évêque de Meaux, a écrit des notes. Malheureusement, il y a une centaine d'années, le livre a été rogné pour une nouvelle reliure et, plusieurs des notes marginales de la main de Bossuet ont été écourtées.

Les grandes armées de l'antiquité étaient accompagnées de sourciers qui, dans les contrées les plus désolées, découvraient des sources pour fournir de l'eau aux soldats. Actuellement, en Algérie, les Français remettent en état des puits qui furent creusés il y a plus de mille ans. Grâce à eux, des oasis avaient pu naître, mais elles ont disparu devant des siècles de barbarie et par l'avance du sable brûlant. Il est prouvé que les Romains forèrent des puits en Afrique, profonds de 200 mètres. Cependant, on n'a jamais su comment ils découvrirent l'emplacement des points d'eau et par quels moyens ils effectuèrent les forages.

Le roi Farouk a inauguré à l'Opéra du Caire, en présence du Gouvernement, du corps diplomatique et de plus de trois cents délégués, venant de 65 pays, le Congrès international contre la lèpre. Le nombre total des lépreux dans le monde est de deux à trois millions. La maladie est encore fort répandue surtout en Asie, dans certaines îles du Pacifique et dans l'Afrique tropicale.

On vient d'expérimenter avec succès, en Allemagne, un nouveau système d'avertisseur pour autos qui présente la caractéristique d'être entièrement silencieux. Il émet une note d'une si haute fréquence que celle-ci n'est pas perceptible pour les oreilles humaines. Bien entendu, cet avertisseur, qui se double d'un autre, destiné aux piétons, ne sert qu'à se signaler à la voiture que l'on veut dépasser. Cette dernière est munie d'un dispositif qui capte les ultras-sons émis par le demandeur et les transmet au conducteur, lequel, grâce à un signal lumineux, peut répondre qu'il a entendu.

## SOMMAIRE DE NOVEMBRE 1938

A ceux qui pleurent .....	2
Ils revivront .....	2
Qu'est-ce que la foi ? .....	3
En lisant mon journal .....	5
Les bons livres .....	6
Vingt ans après .....	7
Comment la Bible a-t-elle été faite ? .....	8
La joie dans le deuil et les larmes .....	11
Comment Dieu nous éclaire ? .....	12
Qui est-ce ? .....	13
Coin des questions .....	14
Entretiens Bibliques (III) .....	15
Il manque une chose .....	15
Ondes courtes .....	16

## LES SIGNES DES TEMPS

Revue mensuelle illustrée

DAMMARIE-LES-LYS (S.-&amp;-M.)

Prix de l'abonnement annuel :

France et colonies	15 fr. — 2 fr. —
Suisse (arg. suisse)	3 fr. 50 2 fr. —
Belgique (arg. belge)	18 fr. — 9 fr. 50
Etranger (arg. franç.)	18 fr. — 10 fr. —

## AGENCES :

PARIS, 130, boulevard de l'Hôpital (13<sup>e</sup>)  
 MARSEILLE, 5, boulevard Longchamp  
 STRASBOURG, 5, boulevard d'Anvers  
 LAUSANNE, 8, av. de l'Eglise Anglaise  
 BRUXELLES, 11, rue Ernest Allard  
 ALGER, 139 ter, Chemin du Telemly  
 RABAT, 8, rue Général Claverie  
 CASABLANCA, 6, rue du Lieutenant Bergé

Le gérant : G. HABERY.

Le rédacteur : Ch. GERBER.

Imprimerie Les Signes des Temps,  
 Dammarie-les-Lys (S.-et-M.)